

# Culture Séries, le webzine des grandes séries

<http://www.culture-series.fr>

**Culture  
Séries**



## **Les scénaristes au piquet**

Qui va nourrir la bête ?

La rédaction  
lundi 12 novembre 2007

Si la grève des scénaristes à Hollywood et à New York défraie autant la chronique, tout média confondus, c'est parce qu'elle implique d'inévitables retards (voire des annulations) s'agissant de la production de fictions télévisées (et cinématographiques, même si ces dernières ne répondent pas à une attente régulière ni à court terme du public) dont on commence tout juste à mesurer l'impact financier sur les studios. D'énormes sommes sont effectivement en jeu, les séries ayant actuellement le vent en poupe comme jamais outre-Atlantique aussi bien que dans l'hexagone. Toutefois, à l'instar de la manne financière générée par le pétrole, cette pluie de billets verts ne retombe pas de façon équitable entre les mains des professionnels qui en sont à l'origine. Et les scénaristes (ces « éminences grises » dont la machine à fabriquer du rêve ne saurait se passer) sont loin de recevoir en retour la plus grosse part du gâteau.

Des plumes aussi alertes que celles de David E. Kelley, Chris Carter, Joss Whedon, Marc Cherry ou Ryan Murphy ont certes trempé dans des projets au succès assez retentissant pour leur assurer la reconnaissance et la fortune (et ce n'est que justice compte tenu de leur talent). Mais ces exceptions aux règles en vigueur, dans un système plus prompt à couper des têtes qu'à les coiffer d'une couronne, ne sont que l'arbre cachant la forêt. Car la vie d'un scénariste immergé dans l'univers incontestablement fascinant d'Hollywood s'apparente rarement à un long fleuve tranquille, dont le cours ne subirait pas le moindre remou et dont les flots s'écouleraient sans jamais se heurter à un quelconque barrage.

Parmi les premiers à avoir empoigné leurs pancartes (comptez sur eux pour trouver les meilleurs slogans !) et à s'être déployés en piquet de grève, les auteurs de la comédie satirique *The Office* (adaptée de l'original britannique), un « faux-cumentaire » pourfendant justement les bassesses et les injustices du monde de l'entreprise, ont toujours en travers de la gorge les « webisodes » diffusés sur le site Internet de NBC sans qu'ils ne touchent le moindre centime (surtout lorsque les avocats du network déplacent le problème et amènent le débat, d'une façon jugée insultante par les intéressés, sur le terrain de la « publicité » ou celui de la « rentabilité »). Les voici manifestant devant les studios de NBC au nom de la Writers Guild of America [1] :

Attention toutefois à des images qui pourraient s'avérer trompeuses : il ne s'agit pas tout à fait d'une lutte inégale entre le « pot de terre » (en l'occurrence les scénaristes « surmenés et sous-payés » comme le souligne Robert Benton, l'auteur oscarisé de *Kramer contre Kramer*) et le « pot de fer » (le syndicat des producteurs associés au sein de l'Alliance of Motion Picture and Television). Les pourvoyeurs en nutriments de cette « bête » à l'appétit insatiable touchent aujourd'hui des droits d'auteur à chaque diffusion télévisée des histoires qu'ils ont couchées sur le papier, ce qui n'était pas le cas à l'époque de *I Love Lucy* !

Alors où le bât blesse-t-il ? Au-delà du sacrifice consenti en son temps par les associations d'auteurs afin de contribuer à l'implantation de la VHS dans les foyers américains, ce qui avait eu pour effet de réduire le pourcentage de rétribution des diffusions sur petit écran à une portion congrue, se côtoient aujourd'hui sur le banc des accusés les nouveaux supports de diffusion : les DVD, Internet, les téléphones portables, les vidéophones, etc. Et si l'on

excepte le minuscule dividende qui leur est réservé sur la vente des fameuses « galettes numériques » ayant supplanté la VHS, les scénaristes ne perçoivent pas l'ombre d'un royalty sur la diffusion de leurs oeuvres aux États-Unis puis à travers le monde. Rien, nothing, nada...

Afin de mieux comprendre les raisons de la colère et les principales revendications des « dindons de la farce », voici un montage pédagogique qu'ils ont eux-mêmes réalisé et diffusé sur le site United Hollywood créé spécialement pour l'occasion :

L'ampleur de la grève (une première depuis le mouvement de 1988, qui avait coûté environ 500 millions de dollars aux studios) engagée le 5 novembre a peut-être de quoi étonner le grand public en cette période d'euphorie s'agissant de l'audience des séries télévisées américaines, mais les dirigeants de Warner, de Paramount, de Disney et autres Universal n'ont pu quant à eux se prétendre surpris lorsqu'ils ont aperçu devant l'entrée de leurs sites les pancartes rouges et noires brandies par les nombreux mécontents. Des négociations étaient en effet en cours depuis trois mois à Los Angeles, sans succès même si elles avaient bien failli aboutir la veille. Les puissantes corporations de média défendent néanmoins bec et ongles leur pactole, qui se chiffre en milliards de dollars, au risque de paralyser des pans entiers de l'industrie de l'« entertainment » américain.



Si les scénaristes s'apprêtent à écrire une page importante de leur avenir dans les semaines qui viennent, l'acteur Tim Kazurinsky (un ancien trublion du *Saturday Night Live*) préfère toutefois en rire sans manquer pour autant d'égratigner la « Megabux-Corp. » (la « boîte pleine aux as ») selon une démonstration aussi caricaturale qu'hilarante :

Mais au-delà d'une simple lutte financière (un nerf toujours sensible, quel que soit le corps de métier se sentant lésé), la grève des scénaristes n'est autre finalement qu'une nouvelle illustration du bras de fer qui peut toujours s'engager (même outre-Atlantique) entre les « ouvriers » et leurs « patrons », entre ceux qui fabriquent et ceux qui distribuent, entre la masse laborieuse d'un côté et ceux qui emmagasinent les richesses de l'autre. Elle pose en outre avec une rare acuité la question de la propriété intellectuelle, à l'heure où de nouveaux

standards de diffusion s'installent avec une étonnante facilité dans le quotidien d'un public toujours plus avide de nouvelles technologies.

Les cerveaux du divertissement « made in USA » peuvent cependant garder un motif d'espoir : à Hollywood, les histoires de bons et de méchants ne se terminent-elles pas invariablement par un « happy end » ?

[1] Corporation des auteurs de l'industrie américaine du cinéma et de la télévision remettant chaque année ses propres prix : les Writers Guild of America Awards.